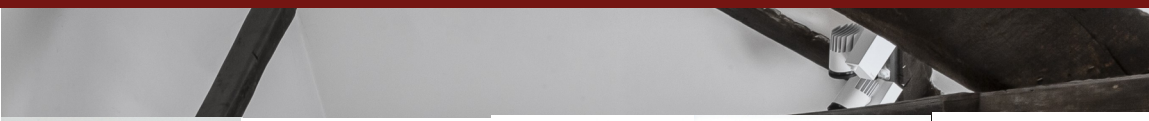
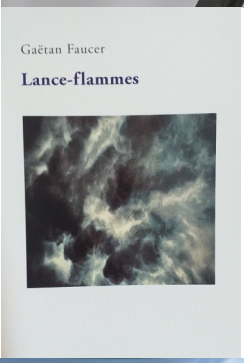
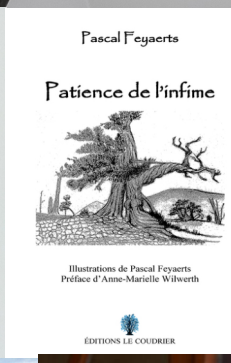
N° 48 | DÉCEMBRE 2023

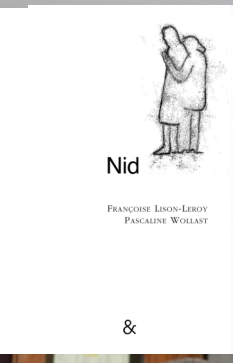
Nos Lettres

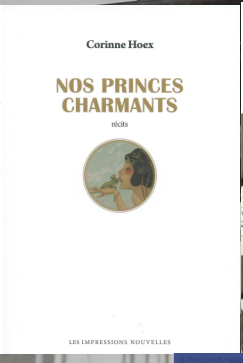
ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

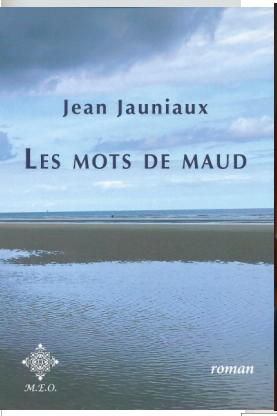


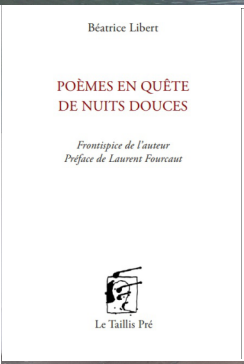


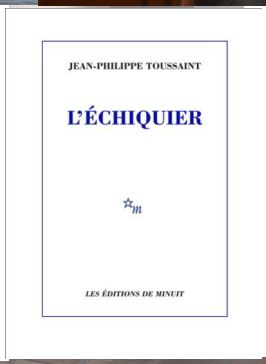


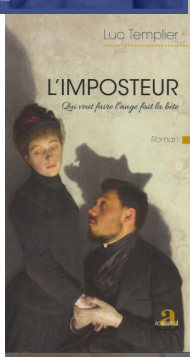












SOMMAIRE

PRÉSIDENT
CARINO BUCCIARELLI

VICE-PRÉSIDENTS
MICHEL JOIRET
MARTINE ROUHART

TRÉSORIER
FRÉDERIC BEGUIN

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
CHRISTIAN DEBRUYNE

CONSERVATEUR DU MUSÉE CAMILLE LEMONNIER
JEAN-LOUP SEBAN

ADMINISTRATEURS
ÉRIC ALLARD
ISABELLE BIELECKI
ARNAUD DELCORTE
COLETTE FRÈRE
SYLVIE GODEFROID
ANNE-MICHÈLE HAMESSE
PHILIPPE LEUCKX
ROBERT MASSART
JEAN-POL MASSON
ALEXANDRE MILLON
YVES NAMUR
ÉVELYNE WILWERTH

Hommage à Lucien Noullez
par **Philippe Leuckx** **3**

Enrique Karabitian : *Obras*
par **Anne-Michèle Hamesse** **6**

Rideaux (Chroniques théâtrales) **11**

L'éditeur du trimestre :
Asmodée Edern **19**

Lectures **22**

Les entretiens de l'AEB
Jean-Loup Seban
par **Marcel Detiège** **46**

Activités de nos membres **52**

Nouvelles parutions **57**

Éditeur responsable: Carino Bucciarelli
Comité de rédaction: Carino Bucciarelli, Anne-Michèle Hamesse, Martine Rouhart, Michel Joiret.
Mise en page : Frédéric Vinclair
Relecture: Daniel Charneux
Impression: Relie-Art (Bruxelles)

Les opinions émises par les auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.

Hommage à Lucien Noullez

par **Philippe Leuckx**

Évoquer Lucien, le poète, le critique littéraire, le professeur de religion, l'éminent passionné de musique, c'est consentir à dire toute la complexité de l'être, les nombreux intérêts de l'homme.

Né en 1957, il aura vécu une bien trop courte vie, tout emplie du souci des autres, brisée par la maladie à peine au-delà de ses soixante-cinq ans.

De la génération EXPO (avec Mathy, Brogniet, Bucciarelli), le poète très tôt révèle ses talents et, à moins de quarante ans, il est l'auteur de sept recueils et le lauréat de plusieurs prix littéraires. A la fin de son parcours, Lucien n'éprouvait plus guère de goût pour ces distinctions. L'auteur avait d'ailleurs pris ses distances avec le monde littéraire, se consacrant exclusivement à la musique et à la poésie. Il ne saura jamais que cette année le jury du triennal l'avait cité pour son livre à Corlevour *Tout peut commencer à trembler* mais Lucien est décédé avant la décision du jury.

Poète et diariste, Lucien manifestait pour les deux disciplines une même ferveur : écrire un poème et tenir son journal avaient pour lui le parfum des nécessités.

Le lisant depuis toujours, je conçois assez naturellement que Lucien se soit mis à écrire pour dire un monde unique, ensemble de petites fables humanistes, éclairées par des images parfois insolites, fortement rythmées selon un cœur apte à saisir l'infime, le drôle, la contradiction, l'humour de situations, l'intime conviction que l'on fait partie d'un monde et qu'il est loisible au poète d'en parler selon un ton unique,

autour de thèmes qui puissent parler de ce monde : Dieu, les autres, les petits, les passants, à coup d'anecdotes drolatiques, à coup d'images parfois très surréalistes. Il y a un ton Noullez, tissé d'enfance, de regard sain, d'humour cocasse et d'insolites rapprochements.

Le poète, par ses titres, mettait l'accent sur l'humble fonction du poète, « simple chercheur » de sens, « caressant les jours », « conjuguant » les traces, les ferments, les contrepoints d'une « vie sous la langue », avec « l'ouïe fine » du penseur, du marcheur qu'il était.

Le lire, c'est consentir à reconnaître faiblesses, fragilités d'une existence riche, parfois contrariée, toujours en marche.

Sa poésie transporte, réjouit, interroge, malmène les idées toutes faites, éclaire nos journées. Suffit-il de relire ces fragments merveilleux, lui le digne fils de Follain et d'Hardellet :

Une langue sous le terril.

Les morts ont une bouche noire ;

Que faisons-nous de mieux

dans le poème ?

(in *Tout peut commencer à trembler*, p.64)

Des bûcherons

Coupent les violons à la racine

Et les luthiers recousent.

(in *Sur un cahier perdu*, p.46)

Impasse des chevaux

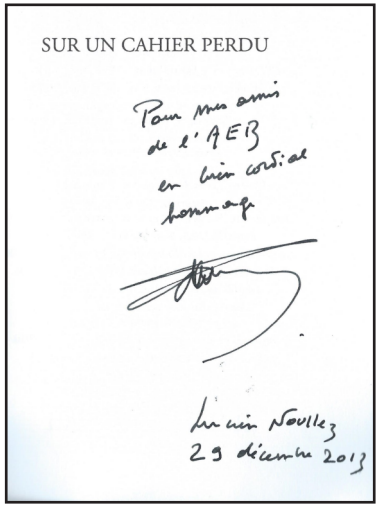
Comme eux je broute dans des sacs.

Je chasse les insectes et je réponds au téléphone.

Car ce sont des longs fils qui filent mes journées.

(in *Impasse des matelots*, p.82)

Admirable imagier, Lucien est l'un de nos meilleurs poètes. Ses poèmes sont denses, beaux, particuliers, comme le ton d'une voix, comme le son d'une âme qui comprend tout, sans en graver les secrets, par pudeur. Par bonté.


SUR UN CAHIER PERDU

Pour nos amis
de l'AEB
en bien cordial
hommage

Lucien Noullez
29 décembre 2013

Enrique Karabitian: Obras (exposition)

par

Anne-Michèle Hamesse

À propos de l'exposition qui s'est tenue à la Médiatine, Allée Pierre Levie, 1, 1200 Woluwe-Saint-Lambert, du 28 septembre au12 novembre 2023.

Dès l'entrée à la Médiatine, vous le ressentez. Il règne ici un parfum d'éternité. Il ne se démentira pas tout au long de votre visite. Bienvenue dans l'univers d'Enrique Karabitian.

La rencontre avec l'homme et ses œuvres est une expérience rare, impression de retrouver un vieil ami perdu de vue. Karabitian, génial et ludique, métamorphose tout ce qu'il touche.

Dès l'entrée dans la première salle deux grandes toiles vous éclairent, serait-ce une traduction picturale de l'éternité ? Tout y suggère l'infini.

Plus loin un visage aveugle s'échappe, échappe à l'artiste même qui y revient souvent, avec la persévérance d'un Giacometti traquant les visages.

Il s'approprie les matières, les transforme, les malaxe jusqu'à ce que, changées, elles finissent par renaître, transformées, revisitées, sculptées par le maître, qui y ajoute ses couleurs, ses formes, son inventivité, sa fantaisie.

C'est donc bien à une naissance qu'on assiste, il m'a ainsi décrit la transformation d'une œuvre, passée au four, emmaillotée, cuite et qui ressort comme neuve, magnifiée, méconnaissable, digne de figurer parmi les joyaux les plus

beaux de sa collection.

C'est à une exposition exceptionnelle que nous sommes conviés, elle déborde de dessins qui laissent passer des nuages, le temps de rêver, et d'autres dessins apparaissent dans le ciel comme quand on jouait, enfant, au jeu des nuages qui dessinent des formes, on les voit apparaître et bouger, gros et chevelus, on dirait des anges bouillonnants.

Des personnages enchevêtrés se tordent, se débattent, veulent sortir de leur condition pour se hisser plus haut.

L'univers parfois se fragmente en de multiples brisures.

La dimension de cet artiste est avant tout spirituelle, ce n'est pas par hasard qu'il a été exposé à la Cathédrale Saints-Michel-et-Gudule et que ses œuvres inspirent ceux qui y ressentent une grande ferveur enrobée d'un silence particulier, celui qui sied aux autels.

Photographie de Luk Vander Plaetse.

Voyez ces sculptures d'humains, petits personnages qui s'élancent vers le haut, toujours en quête de l'un peu plus haut, mais qui restent malgré tout liés au sol, rivés au sol, duquel ils tentent de s'échapper, s'échapper du bas réel qui emprisonne, rejoignant le rêve de tous ceux qui rêvent d'élévation et de liberté. Comme cette sculpture dédiée à Mandela.

Le désir de libération exprimé dans l'œuvre de Karabitian se voit souvent contrarié dans ces figures entravées, ancrées au sol en dépit de leur échappée vers le haut, le très haut.

Il fait penser à Christian Bobin dont la poésie inspirée maniait si bien cette tentation de la hauteur, cette aspiration au

sublime.

Mais il ne faut pas se méprendre, Karabitian est aussi un homme concret, pratique et efficace, il met la main à la pâte en travailleur vaillant, il connaît tous les métiers, les matières et les façons de les traiter.

Sa formation première est la géologie et cette science continue à l'habiter et oriente ses pratiques qui restent très terriennes.

Et toujours dans ses fusains et aquarelles, les recherches quasi frénétiques de la figure humaine qui toujours se dérobe, que l'artiste essaie de retenir, de la main et du doigt, qui lui échappe encore, et il insiste, entre renoncement et travail acharné, c'est le mythe de Sisyphe que Karabitian revit, tel Giacometti, inlassablement.

Cette obstination se déchiffre entre autres dans cette figure noire, aveugle.

L'obsession de capturer l'humain et son visage dans un portrait qui lui échappe toujours.

Ce torse lié maintenu par des ligatures arachnéennes.

Et puis, au final, ces taches d'infini, ce jaillissement de couleur, où s'invite le bleu, qui chante et exulte et nous parle de Turner.

Et toujours ces personnages malmenés, entravés, inachevés, en quête d'envol mais retenus à terre.

Il y a aussi ces figures au lavis, du travail à la cire perdue.

Des silhouettes percent la brume, les nuages, voient le jour au milieu de la buée, tentant d'apparaître pour naître à la lumière.

Parfois surgissent des formes humaines, des étreintes tourmentées, noires, entourées d'étranges créatures vivantes, poissons ou insectes on ne sait pas, les mouvements composent une grande symphonie, et subitement, le rythme se crée, le miracle a lieu.

Toute œuvre de Karabitian est là, une harmonie naît presque à son insu.

Et parfois le vivant s'impose, l'image d'une minuscule araignée inattendue s'invitait l'autre jour aux côtés d'un dessin placé sur le mur blanc de la Médiatine, toute l'œuvre de Karabitian est contée dans cet évènement : l'arrivée insolite d'un insecte près d'un dessin, qui donne à l'œuvre ce supplément d'âme et de vivant, la transforme et la fait évoluer au-delà de son existence, elle poursuit ainsi ses métamorphoses, ne fût-ce que par l'arrivée impromptue d'une petite araignée.

Photographie de Luk Vander Plaetse.

Karabitian est aussi cet enfant qui joue à se raconter une histoire dont il ne connaît pas la fin, qu'il se raconte pour se surprendre et nous surprendre. Ainsi va son travail.

Il s'amuse aussi à provoquer des rencontres entre ses dessins, les range, en modifie la place, les fait se juxtaposer, leur donne du sens, ils s'inscrivent dans une croix, se frôlent et se côtoient, deviennent un jeu de cruciverbiste, mais à la fin le puzzle s'ordonne et prend sens sous l'œil étonné de l'artiste qui se prend à son jeu et s'en émerveille.

Cette exposition, importante et unique, nous touche et s'imprègne de ce qui a été, de tout temps, le seul propos signifiant de l'Art.

Karabitian se fait créateur intemporel.

Comme l'évoquait André Malraux dans *La Tête d'Obsidienne*, il emprunte l'itinéraire des plus grands, depuis

l'art pariétal en passant par tous les autres, tous ces styles qui se sont télescopés, chevauchés et influencés, de toutes les manières et de toutes les expressions, jusqu'à celles de notre temps.

Karabitian s'inscrit ainsi dans la lignée magnifique des grands créateurs, les faiseurs d'art, à l'égal des demi-dieux.

La visite de cette exposition à la portée mystique importante nous invite à une quête permanente de l'Indicible, une adoration silencieuse, un appel à gravir les hautes marches d'un art qui s'apparente à la prière. Comme un pèlerinage enchanté, un cri immense. Dont les échos retentiront longtemps en vous, bien après votre départ de la Médiatine.

Article publié avec l'aimable autorisation de Madame Amboldi.

Rideaux (Chroniques théâtrales)

Thierry DEBROUX, *Paris Cancan*, Théâtre Royal du Parc, Bruxelles, du 9 novembre au 31 décembre 2023.

À mon arrivée hier soir au Théâtre du Parc pour assister à la dernière création de Thierry Debroux, dans la mise en scène inspirée de Daphné D'Heur, je fus saisie d'une impression étrange.

Elle commença dans le tram ou j'avais pris place et où je crus reconnaître quelques sympathiques visages de l'équipe du Parc, des jeunes femmes toutes revêtues de toilettes de la fin du XIXe siècle peu pratiques pour prendre le tram, elles échangeaient des propos frivoles et bizarrement hors du temps.

Je crus un instant apercevoir Toulouse-Lautrec, s'appuyant sur sa canne, le regard enfiévré.

Je descendis rejoindre le théâtre et là ce fut réellement un festival de tenues de jadis si bien que je me demandais s'il s'agissait d'un bal costumé.

La pièce débuta dans des décors embrumés qui ajoutaient un surplus de mystère à mes interrogations.

L'arrivée d'un prince (charmant) dans la loge royale, mit un comble à ma perplexité.

Dans la salle, des crêpages de chignons eurent lieu ; j'y assistai avec amusement, me demandant si c'était prévu dans la pièce ou si la réalité dépassait la fiction : avec Thierry Debroux, on peut s'attendre à tout.

Subitement il y eut des déferlements de French cancan, des cris sauvages, des apparitions de génies ainsi Toulouse-Lautrec en la magistrale interprétation de Karen de Paduwa,

Valentin le Désossé plus vrai que nature grâce à Antoine Guillaume, Emmanuelle Lamberts qui énergisa les danses de Jane Avril, Lucas Monton séduisant Alexis, entraînés tous par les notes de Mickey Bocar Le Pianiste, avec Gauthier Bourgois dans les deux rôles du Policier et de Maurice Corbeau, l'extraordinaire Emmanuel Dell'Erba qui campe un Charles Zidler étonnant en Drag Queen avec des accents de Chouchou, Stéphanie Mathys et sa danse de Nini Patte-en-l'air, et celles de Clémence Alibert, Clara Barlow et Elia Sanchez Carrascosa, toutes terriblement talentueuses.

Cette folie enchanteresse sera accompagnée par le chant pur et doux de Romina Palmeri, une Camille lumineuse et envoûtante, et avec Perrine Delers qui incarne la Goulue, crapuleuse et belle à souhait, figure de proue de cette époque à la fois misérable et éclatante ; mélange de sordide et de clinquant, elle illustre à merveille le déclin de ce personnage magnifique jusqu'à sa déchéance qui nous atteint tous au cœur.

L'histoire était là et il n'était nul besoin d'une ébauche d'intrigue policière, Agatha Christie n'avait rien à voir avec la Goulue.

Et c'est bien la Goulue qui a obtenu ce fracassant accueil, ces battements de talons, ce French cancan final offert par un public ravi.

L'émotion, égrenée dans une cadence d'enfer, nous a paru essentielle ce soir dans ce Paris Cancan qui marie, une fois de plus, les arts de la scène à tous les autres pour offrir un spectacle total.

Ce soir, ce n'était pas un mirage ; ce soir, le Théâtre du Parc est devenu le Moulin Rouge.

Anne-Michèle Hamesse

Fabrice ROGER-LACAN, *Encore un instant*
Théâtre des Galeries, du 18 octobre au 12 novembre 2023.
Avec Marie Paule Kumps, Bernard Cogniaux, Nathan Fourquet-Dubart, Nicolas Buysse.
Mise en scène Isabelle Paternotte.

Cette pièce que nous propose le Théâtre des Galeries cet automne peut paraître sans surprise, sous ses faux airs vaudevillesques, jouée par des acteurs bien connus, une sorte de famille rassurante et attendue.

Nous sommes donc loin d'une pièce intello, militante, porteuse d'idées.

L'intrigue paraît simple : une actrice a perdu son mari et en recrée le souvenir, il apparaît sur scène, invisible et inaudible, sauf à elle, qui dialogue avec lui.

Deux hommes gravitent autour d'elle, un jeune voisin et un auteur, mais rien ne semble la détourner de sa relation perdue.

Bernard Cogniaux prend la place du mort, le ton badin de Marie-Paule Kumps nous met en confiance, le public marche, et voilà que, patatras !, nous traverse le soupçon que tout cela serait factice, que c'est elle, l'épouse, qui tire les ficelles, que le mort est bien mort et que s'il survit c'est dans l'esprit de sa femme, dans son imaginaire qui sauve.

Car il me semble que la clé de l'histoire est bien là. Le personnage de Marie-Paule Kumps (qui campe à merveille l'épouse désorientée) prend au fur et à mesure un relief nouveau.

N'est-ce pas en fin de compte l'actrice qui manipule les hommes qui l'entourent : son époux défunt, l'adolescent prolongé et l'auteur éperdu.

Face à eux se révèle une femme très forte qui écrit sa propre histoire et triomphe à la fin, sur scène.

C'est une pièce hautement féministe qui ne dit pas son

nom, c'est l'histoire d'une femme qui répond elle-même aux questions qu'elle suscite.

Auteure de son destin, elle émerge seule, le signe, le joue et se l'approprie.

Toute la lumière lui est due.

Anne-Michèle Hamesse

Le Crime de l'Orient-Express, au Théâtre Royal des Galeries.

L'imagerie policière au tracé d'un voyage hallucinatoire et souverain.

Comment aurait-elle pu imaginer un tel regard ? Agatha Christie, soucieuse de l'écriture, de son pouvoir et des prodigieux ressorts de l'inspiration, elle qui savait déléguer à Hercule Poirot, sa créature belge de gala (le plus futé détective sculpté malicieusement par une plume gourmande du détail), comment eût-elle imaginé que la nième adaptation de son «*Crime*...» pût lui ouvrir de nouvelles portes, visuelles cette fois, et totalement appropriées aux fantasmes secrets (ou soigneusement dissimulés) du lecteur ?...

Rendons grâce aux scénographes inspirés et talentueux, au metteur en scène et aux assistants, aux décoristes et à l'équipe inventive des Galeries, d'avoir élevé le merveilleux polar d'Agatha Christie au rang d'icône tapie en chacun de nous. Certes, nul ne peut méconnaître la portée de l'intrigue : un tueur d'enfant voyage dans le train des *vengeurs* (chacun d'eux affichant une attache relationnelle avec la famille de la fillette assassinée), et tous pleinement déterminés à priver de vie l'abject assassin. Hercule Poirot s'applique à repérer le coupable dans un contexte naturel peu propice à la réflexion policière. En effet, le train de l'Orient-Express a dû s'arrêter sous la neige et, immobilisé en plein hiver dans un décor naturel funeste, il sera le théâtre insolite d'une exécution collective...

Le récit (l'un des plus lus d'Agatha Christie) est certes connu de très nombreux lecteurs, mais l'art du polar n'est-il pas de laisser supposer ce qui avait initialement été su ! La construction scénique d'une inventivité exceptionnelle a donc

fixé le regard du lecteur-spectateur sur la projection d'un rêve, conçu depuis l'enfance pour d'aucuns : on parle ici de voyage, du train de nuit, du luxe des wagons, de l'enchantement des lumières, de la sévérité de *l'extérieur*, de l'ingrate et capricieuse nature... Un rêve pareil à l'approche du conte mais que les concepteurs des *Galeries* n'ont jamais détaché des péripéties du roman : la partie haute de la scène projette en noir et blanc, et dans l'ordre du récit, la distribution des images induites : la fillette vivante et soudain ôtée à tous les regards, les mouvements singuliers du meurtre collectif, le couteau qui s'enfonce dans la chair... Car l'enquête ainsi menée, tout en déstabilisant en profondeur les convictions morales d'Hercule Poirot, se glisse, en deux temps d'écriture visuelle, dans la conscience du spectateur.

Les comédiens sont dignes du propos qu'ils portent et de l'environnement qui leur est offert. L'épice d'un humour noir, ou subtilement introduit, parfume les dialogues. Adapté au théâtre par Ken Ludwig (version française de Gérald Sibleyras), et animé superbement par Fabrice Gardin, *Le Crime de l'Orient-Express* paraphe d'un spectacle rare et précieux le fabuleux certificat de naissance du Théâtre des Galeries ! À 70 ans, le meilleur est à l'affiche !

Michel Joiret

Isabelle BIELECKI, *Le Bateau de sable*, samedi 18 novembre à 18 heures. Avec Alain Miniot et Gilberte Eulaerts. Illustrateur musical : Roger Hindricq.

C'était grand soir à l'Association des Écrivains, on se voulait Théâtre.

Le public attentif, et nombreux malgré la pluie incessante, retenait son souffle.

La magie était là, et sous les traits d'Alain Miniot on vit Rimbaud en personne entrer en scène.

Tout de suite il s'empara de la parole en un soliloque entrecoupé par les apparitions muettes d'une femme voilée (Gilberte Eulaerts.)

Porté par sa magistrale interprétation, Alain Miniot devint littéralement Rimbaud.

Comment ne pas évoquer aussi l'accompagnement musical de Roger Hindricq qui suivit de ses notes tour à tour douces, saisissantes et imaginatives le texte de la pièce de Bielecki.

Ce n'est pas la première fois qu'Isabelle Bielecki s'empare d'un artiste majeur dont la soudaine lumière éblouit l'histoire de l'art par sa brièveté et son éclat.

Dans un livre édité par le Coudrier, sous le titre *Les Rescapés de l'aube*, elle nous emporte vers ces artistes surdoués qui brillèrent d'un feu trop ardent et trop éphémère. Camille Claudel et Arthur Rimbaud.

Rimbaud s'interroge, avec des mots vrais, sans sophistication inutile, sans apprêts, ne reculant jamais devant le cru ou la verdeur, de manière sincère et dont le cri nous poursuivra longtemps.

Je suis allé plus loin jusque dans les abysses derrière les étoiles dans le gouffre de la folie l'antichambre de l'enfer.

Celui des croyants et des morts. J'en ai ramené des

diamants avec lesquels j'écrivais la nuit sans bougie. Mes yeux brillaient tellement que ça nous suffisait. Ils ont été polis : « Ce n'est pas dans notre ligne éditoriale. » Des mots au fer rouge ! Ange tu t'en souviens?

Bielecki, dans ce bateau de sable, embarque Rimbaud, le fait revivre et s'approprie les tourments qui sont ceux de chaque créateur.

Il n'y a personne
Pas une âme
J'aurais tout rêvé ?
Il n'y a jamais eu que… mon Ange ?

On a l'impression étrange, à l'issue de la pièce, d'avoir rencontré et compris Rimbaud, dans ses débats les plus intimes, au soir de sa vie, ceux qui s'invitent en chaque artiste, en chacun de nous.

Anne-Michèle Hamesse

L'éditeur du trimestre :
Asmodée Edern, les corsaires de l'édition

« Il faut toujours connaître les limites du possible. Pas pour s'arrêter, mais pour tenter l'impossible dans les meilleures conditions »
Romain Gary in *Charge d'âme*.

Je suis heureux de répercuter par le biais de notre revue un acte de naissance à l'initiative de l'écrivain/éditeur Vincent Engel.

Parmi ses compagnons et compagnonnes de vaisseau : Véronique Biefnot, Éric Brucher, Bérangère Deprez, Patrice Lowie, Vanessa Veschinski…

Rappelons que le corsaire, par définition, navigue entre l'officiel et l'officieux, entre la reconnaissance et la marge. Il est reconnu, mais il est libre, et surtout libre d'agir selon des schémas non conventionnels.

Pourquoi une nouvelle maison d'édition ?

« L'édition actuelle est une aberration économique, écologique et littéraire. Un système concentré dans les mains de deux ou trois grands groupes pour lesquels un livre rapporte de l'argent même s'il ne se vend pas, puisqu'ils gagnent sur le papier, l'impression, les transports. Un système qui préfère détruire des livres invendus plutôt que de les trier. Un système où la durée moyenne de vie d'un livre est de cinq semaines, maximum. Un système où, chez les "grands éditeurs", 70% des titres vendent moins de 1000 exemplaires, et 50%, moins de 500.

Des plumes confirmées, qui ont déjà une œuvre reconnue et importante, perdent leur éditeur, parce qu'elles ne vendent plus assez — aujourd'hui, il faut être rentable sur chaque titre — ou parce qu'elles ne sont plus "à la mode", qu'elles écrivent "trop littéraire".

Des plumes débutantes ont de plus en plus de mal à trouver un éditeur professionnel, avec lequel elles pourront envisager une collaboration prolongée. Elles se retrouvent la proie d'éditeurs à compte d'auteur, ou plongées dans l'illusion épuisante de l'auto-édition. »

Le projet

« Edern éditions est né d'un double constat, lié à l'évolution du monde de l'édition, d'un côté, l'édition "classique" – autrement dit, l'édition parisienne dominante – est dans une impasse ; de l'autre, l'auto-édition apparaît comme une solution miracle.

Des auteurs qui ont connu un succès honorable auprès d'éditeurs reconnus se retrouvent sans éditeur ; les ventes ne semblent plus suffisantes, ou la personne qui s'occupait d'eux est partie, ou les modes ont changé.

Les néophytes se heurtent aux portes de plus en plus blindées d'un monde éditorial pour qui la rentabilité est devenue une obsession, non plus à l'échelle d'une maison d'édition, mais pour chaque titre.

Les premiers peuvent renoncer, chercher à se faire éditer chez des "petits éditeurs" qui, malgré toute leur bonne volonté et leur savoir-faire, ne parviendront jamais à atteindre le public touché auparavant ; les seconds, face aux refus répétés et sans explications, peuvent se tourner vers l'auto-édition et ses leurres.

Nous sommes convaincus qu'il existe une autre voie, une voie qui rompt radicalement avec la "chaîne du livre" qui

conforte le monopole de l'édition parisienne, asphyxie les autres éditeurs et constitue un scandale économique, écologique et littéraire. »

Toutes les infos sur : https://www.ederneditions.com/

Alexandre Millon

Lectures

Gaëtan FAUCER, *Lance-flammes*. Poésies. Yvoir : éd. Bleu d'encre, 2023.

Premier recueil de poèmes pour un auteur versé dans le théâtre, goûtant l'aphorisme, vouant aux biographies d'artistes un intérêt essentiel, et dont la production frise l'abondance fertile : près de douze titres publiés depuis 2021.

Les poèmes qu'il propose sont textes de moraliste attentif à la vie quotidienne, qu'un long journal en vers sert, au fil de poèmes assez longs, toujours titrés et dont les thèmes variés vont de l'existence au plaisir, en passant par l'idée de la mort, celle de la fin du monde, celle encore du doute qui peut envahir « le libre libertin », parfois englué dans « la vacuité » des existences. Du désir charnel à la mort de tous les plaisirs, le parcours semble classique, et pourtant. Le poète, encore jeune, dans la quarantaine, assume toutes les questions qui le chevillent à la vie nombreuse et multiple qu'il mène, sur plusieurs fronts (écriture, théâtre, conférences).

Se méfiant des images, le poète relate, se raconte, s'analyse, cède à la mélancolie, vrille dans les gestes posés, dans les audaces assumées ; il est ce pur-sang, ivre de vie, ivre de corps, mais si sensible à l'altération probable, prévisible.

Il passe au « lance-flammes » les idées toutes faites, les sensations conventionnelles, et se livre à une radioscopie de nos desseins les plus complexes, avec «l'œil» aiguisé et l'appétit bien ouvert, aux autres.

Pour être assez pessimiste, le livre n'en délivre pas

moins une connaissance âpre des réalités ressenties au plus vif.

Aussi le recueil interpelle.

Philippe Leuckx

Pascal FEYAERTS, *Patience de l'infime*. Poésies. Illustrations de l'auteur. Préface d'Anne-Marielle Wilwerth. Mont-Saint-Guibert : éd. Le Coudrier, 2023.

Dans ce septième recueil paru chez Joëlle Billy, l'auteur poursuit sa traque des choses infimes comme rosée sur la rose ou épine ; à l'aune des petites « blessures » de la vie.

Le poète, très économe, use de quelques vers pour faire voler « le papillon » vers « l'instant ».

Patient, faut-il l'être, en tant que vivant, en tant que poète, pour tutoyer « la fissure », rendre compte de l'immobilité du monde.

Ces poèmes expriment certes une douleur, circonscrite dans la marge d'une sensibilité à fleur de peau, de poème.

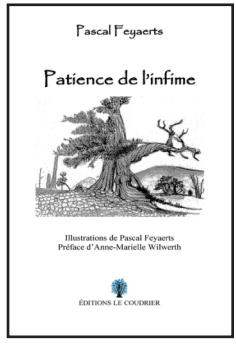
Celui qui guette la poussière, aidé par le soleil, sait aussi «se nourrir / du vin des cygnes» et « saigner en silence ».

La maîtrise, acquise de haute lutte, traverse tous les textes: jamais un mot de trop, jamais l'emphase de ce qui ne serait perçu comme vrai, comme infime, comme précieux. Comme essentiel.

Le titre résume une thématique, une écriture, un profil d'écrivain apte à tout saisir dans les mailles de peu de mots.

Un beau livre.

Philippe Leuckx



Stefan HERTMANS, *Une Ascension*. Roman. Paris : éd. Gallimard, coll. Folio, 2023.

Une fois n'est pas coutume, nous présentons dans nos pages un livre rédigé en néerlandais et traduit en 2022 en français par Isabelle Rosselin à la demande des éditions Gallimard. La raison en est simple : il s'agit d'un ouvrage d'une très grande valeur, superbement écrit, extrêmement intéressant et susceptible de toucher un large public, belge ou même européen.

De quoi traite-t-il ? De l'*ascension* d'un collaborateur flamand dans la bonne ville de Gand, durant la dernière guerre. Une véritable graine pourrie de nationaliste, d'extrémiste, de profasciste et d'antisémite, adversaire acharné des fransquillons, des juifs, des communistes, des patriotes belgicains et des résistants. Son nom : Willem Verhulst, un *bon* bourgeois installé dans une vaste demeure du quartier Patershol, rapidement intégré dans la section locale de la SS et appelé à remplir des missions et un rôle majeur dans le durcissement de l'Occupation et la germanisation de l'administration de la Ville.

L'auteur, un des meilleurs écrivains belges de langue néerlandaise, nous a déjà donné quelques romans, des poèmes, une pièce de théâtre *Antigone à Molenbeek*, éditée par Le Castor astral, et une étude consacrée à Jan Fabre, un autre personnage à la sulfureuse réputation.

Chose tout à fait étonnante et à peine croyable, Hertmans a acheté, à la fin des années 1970, la maison vénérable où vécut la famille Verhulst. Le jour où il apprit plus tard qui en avait été l'occupant, fut pour lui un formidable déclic et un levier de curiosité immense. Il s'est attelé dès lors à cette lourde tâche d'historien et de romancier en même temps, car certaines parties du livre sont forcément reconstituées et le fruit d'une

analyse personnelle. Mais le résultat est passionnant à lire et invite à la réflexion toute personne intéressée par l'histoire tourmentée et l'avenir incertain de notre pays. Rien ne nous est épargné des épreuves qu'endura la population des quartiers ouvriers de la ville et des risques quotidiens que couraient les gens, exposés aux dénonciations, aux pressions de toutes sortes exercées par l'ennemi.

Le travail d'écriture est vraiment impressionnant : plus de 500 pages, nourries de recherches nombreuses, de rencontres, de déplacements en Allemagne et en Hollande (l'épouse Verhulst, une femme de grande vertu et d'une belle abnégation, était d'origine néerlandaise) ainsi que de longues et patientes études dans les salles de lecture des Archives d'Anvers et de Bruxelles, sans oublier des sources essentielles, comme le livre écrit par le fils Verhulst, *Zoon van een « foute » Vlaming*, publié en 2000, ainsi que les journaux intimes, lettres et poèmes de la plume du père (en prison à Saint-Gilles après la Libération), de la mère et des sœurs du biographe. Toute la famille s'est exprimée différemment sur ces heures dramatiques, incitant certainement Stefan Hertmans à s'emparer d'un tel sujet, d'autant plus qu'il eut comme maître d'histoire à l'Université de Gand le même Adriaan Verhulst, le fils reconverti de l'infâme collaborateur.

Un vrai scénario de film qui débouchera sans aucun doute sur un long métrage, et qui porte déjà une très fidèle attention au décor, à la description des lieux que l'auteur a connus de près durant son séjour dans cette maison dont il ne soupçonnait pas la toxicité.

C'est dans ce même quartier ancien et pittoresque de Gand (réaménagé et devenu fort branché de nos jours), que Harry Kümel avait tourné, en 1970, le *Malpertuis* du gantois Jean Ray avec Orson Welles en tête d'affiche. On ne pouvait « rêver » mieux comme théâtre sinistre et malfaisant que ces rues

pavées et boiteuses qu'arpenta jadis le traître noir au prénom impérial et à la conduite misérable.

Un maître livre à lire aujourd'hui, à l'heure où l'Europe se lézarde et laisse entrevoir de larges fossés inquiétants, bien plus sombres encore que les eaux dormantes et malodorantes de la Lys des années quarante.

Michel Ducobu

Corinne HOEX, *Nos princes charmants*. Nouvelles. Bruxelles : éd. Les Impressions nouvelles, 2023.

La tendance est à la hausse sur le marché de l'antimasculinité. Corine Hoex a sauté dans le train, un peu fou, du militantisme féministe, et elle y joue son rôle avec brio. Elle exécute sans pitié, mais avec beaucoup d'élégance, ces Messieurs un peu trop sûrs d'eux pour n'être point par trop «conquérants et vindicatifs», suivant une formule célèbre.

L'auteur les fait périr, au sens propre et figuré, avec une régularité systématique.

Le commissaire Georges, curieux de savoir ce que sa femme, romancière, pense de lui, découvre dans ses manuscrits que celle-ci rêve de le découvrir un jour, sur une scène de crime, plus mort que vif. Voilà qui est roborant pour un mari qui se croyait la fleur des pois du conjungo…

C'est ensuite au tour de Raymond, beau parleur, et enragé tenant du marivaudage, sans le talent de Marivaux, qui, par sa suffisance et son insuffisance, ne laisse pas d'irriter au plus haut point Mademoiselle Lust, qui d'une chiquenaude bien appliquée le précipite dans les escaliers où il rendra le dernier soupir.

C'est la faute de Raymond, s'il avait eu tant soit peu de savoir-vivre, qui aurait su que lorsque l'on monte les escaliers, le Monsieur doit précéder la Dame, et non la suivre…

Voici encore Étienne Duverger, lequel quitte son épouse, après quarante ans de mariage, pour aller courir le guilledou, ce qui lui réussit fort bien, si l'on en juge au nombre de ses conquêtes.

Ceci prouve que les femmes, en dépit d'elles-mêmes, préféreront toujours un bon animal dans leur lit, à un pur esprit.

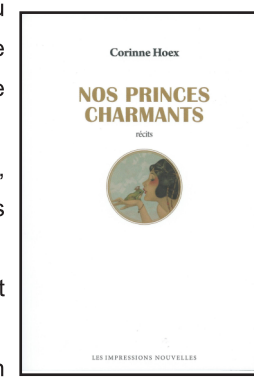
Étienne périra comme les autres, d'un trop d'abondance plutôt que d'un trop peu…

Au fil de cette petite vingtaine de courtes nouvelles, bien agencées, Corine Hoex donne à ses lectrices des recettes pour se débarrasser à peu de frais de maris ou d'amants qui ont cessé de plaire.

À ce compte, ce petit livre est dangereux et subversif.

Mais c'est une fable. C'est une fable souriante, une satire bien frappée, et une réponse de la bergère au berger.

Elle a décidé de faire subir aux Messieurs ce que trop d'entre eux ont fait subir aux femmes.



On se souvient du cinéma américain, dit viril, où les héros déclaraient qu'ils ne disaient jamais à une femme, « je t'aime », parce que l'amour est une chose trop sérieuse…

Ne parlons pas de certains écrivains du XIXe, qui osaient parler des femmes comme l'on ferait des montures du champ de courses.

Pour le pittoresque, rappelons que Flaubert déclarait à ses amis les Goncourt, qui l'ont rapporté:

– Je ne fais l'amour que debout, sans ôter mon chapeau, et sans cesser de fumer mon cigare.

Et son disciple Maupassant de lui répondre :

– Moi, j'ai pris une servante d'auberge deux fois par ses deux c.l…

Le livre de Corine Hoex est une réponse divertissante à ces deux parangons de vertus littéraires, sans le style, mais avec plus de finesse, plus de délicatesse, plus de grâce.

Nous avons failli dire, plus de doigté…

Mais c'eût été peut-être trop.

Marcel Detiège

Jean JAUNIAUX, *Les mots de Maud*. Roman. Bruxelles : éd. M.E.O., 2023.

Réédition d'un roman paru chez Luce Wilquin en 2008, dans une version légèrement différente.

Chaque être a son double ou ses doubles. Jean-Baptiste a troqué son être pour un pseudo qui lui a garanti succès et argent. Mais il est une heure où les comptes se font, secrètement, et la tâche alors est de changer de mise ou de peau ou de destin.

Dans les décors brumeux des landes de mer, le romancier de gare veut devenir quelqu'un d'autre, quitte à se séparer d'une partie de lui, tissée de nuits, de rencontres, de brumes. Un monde assez interlope qu'il décrivait dans ses romans populaires à succès.

Dans une écriture fluide, en petites phrases haletantes, Jauniaux relate la vie romanesque et pourtant si réaliste d'un écrivain, devenu écrivain public.

Traquant la vie des clochards, au fil de nuits enregistrées sur cassettes, le romancier se donnait une méthode de travail, à force de baguenaudes nocturnes et d'insomnies volontaires. La fabrique de la fiction relève pour lui du cérémonial du thé : d'une feuille tombée dans le liquide par inadvertance est née une saveur, inoubliable.

Hymne à l'écriture, le roman fouille ainsi les cartons que sa vie d'écrivain a accumulés, véritable conservatoire des mots, des sensations, des epistolia, qui ont servi à Jean-Baptiste pour hisser ses fictions à la réalité narrative des personnages et des faits. Il est intéressant ainsi qu'un romancier découvre les clés qui lui ouvrent l'univers romanesque.

Distribué en deux parties (deux prénoms : Jean-Baptiste et Maud), le roman, en sa fin, s'illumine de deux parcours. Deux

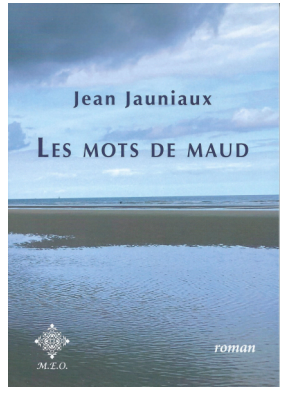
femmes, aux prénoms clairs, Claire et Maud, qui justifient le titre, l'éclairent, prolongent le destin.

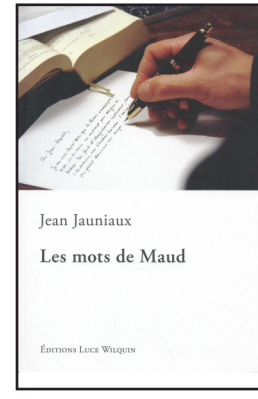
Maud est arrivée dans la vie de Jean-Baptiste, comme par effraction, selon le rythme des courriers échangés, des conseils donnés à l'une par le nègre. Une intimité s'est créée et a rappelé au romancier de Saint-Idesbald son propre passé. «Les mots de Maud», en fin d'aventure, ont résonné très fort en lui.

Deux amours ainsi – celui de Claire, celui de Maud, grâce à ses mots, apportent au roman une sève inouïe et offrent au lecteur l'occasion de se pencher sur un destin d'écriture, né sans doute sous le signe de la mort, mort à vaincre, grâce à la littérature.

Un roman très finement ciselé, dont on ne révèle pas la fin.

Philippe Leuckx



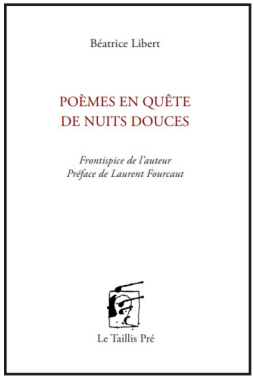


Béatrice LIBERT, *Poèmes en quête de nuits douces*. Poésies. Châtelineau : éd. Le Taillis Pré, 2023.

L'auteure, dernier Prix littéraire (poésie) du Parlement, a écrit de nombreux ouvrages.

La voici en prise avec la symbolique des couleurs, des saisons, du semainier, de l'alphabet et des chiffres.

Jeu littéraire, certes, mais création sur base de calembours, de « parti pris des mots », de jeux de mots qui puissent offrir au lecteur des surprises, des rencontres insolites de sens.



Distribué en plusieurs sections inventives, le livre nous délivre de petits poèmes en prose, où les mots-valises, les zeugmes et autres calembours s'en donnent à cœur joie :

« L'Âne Achronique a oublié de remonter son réveil et ses bretelles. Il passe pour un paresseux alors qu'il est récurremment branché sur un faisceau horaire qui a perdu le Nord. » (p.73)

« Tu me diras le jaune et tous les jaunes, et le jour s'enfanterait de leur déclinaison, mûre plage et mûre cargaison. » (p.21)

À force de combinaisons, de liens signifiants et de créativité, la poète réussit un tour de force, faire du poème un laboratoire de textes ludiques – ce que nous savions déjà par ses livrets pour enfants et ses albums de livres d'artistes.

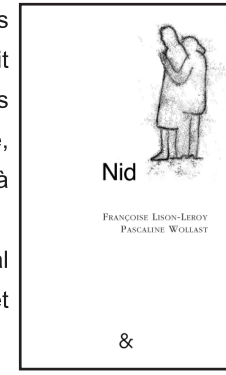
Philippe Leuckx

Françoise LISON-LEROY, *Nid*. Poésies.Illustrations de Pascaline Wollast. Éghezée : éd. Esperluète, 2023.

Ce récit, pour étrange qu'il soit, – ainsi il ne nomme ni les protagonistes ni les lieux ni les circonstances –, semble évoquer la condition migrante, en quête de nid et de liberté. Peu de mots trahissent ce thème, à part « frontalier ». On évoque à demi-mots des gestes, des fuites, des formulaires ; on craint certaines personnes, on « a changé de pays ».

L'on sent ainsi un régime sévère, des punitions, des règles qu'on enfreint.

Il y a de la surveillance dans l'air.



Françoise Lison avait déjà traité du beau thème des migrants dans un recueil précédent ; mais ici il ne s'agit pas de poèmes mais d'une narration en petits chapitres condensés à l'extrême. L'écriture en est subtile, presque poétique ; les phrases sont courtes, comme à court d'haleine, pour signifier les fuites éperdues, l'exil.

Le titre – assez signifiant, déborde du thème central pour illustrer des conditions universelles de sécurité et de protection.

Le nid est à la fois maternel, d'enfance, social.

L'étrangeté du récit le place à un niveau supérieur de signification comme si l'auteure avait voulu effacer toute trace inutile, inopérante.

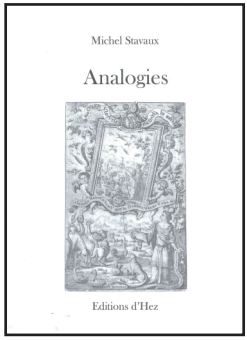
Un livre à relire, certes, pour saisir toute la subtilité des messages, mais en rien didactique, entre poésie et nouvelle.

Philippe Leuckx

Michel STAVAUX, *Analogies*. Poésies.Baisy-Thy : éd. d'Hez, 2023.

Peu de poètes pratiquent encore chez nous le poème classique, rimé, les formes traditionnelles. Et pourtant, qu'il s'agisse de Jean-Loup Seban ou de Michel Stavaux, il y a un grand plaisir à lire, sous leurs plumes, des poèmes ciselés.

Ici, entre quatrains, huitains, douzains, le poète réanime les figures antiques ou mythologiques, faisant du poème un lieu de fables morales ou de réflexions philosophiques sur l'ordonnance du monde : la violence, le désir, la conquête, la guerre sont passés au crible d'une sensibilité apte à saisir la complexe matérialité des choses.



Les images illustrent à la perfection les mouvements d'une âme qui circonscrit « les rêves du premier poisson », murmure « les stances vraies », «sous le ciel nu comme au village».

Le poète cueille, fête « l'épi », tresse ses analogies entre « amour » et « raison dorée ».

Parfois, « le cœur pend comme un drapeau » et les poèmes incisifs nous donnent à lire un véritable éveilleur, qui médite sans cesse sur les pièges du vivre, sur le souvenir d'une « jeunesse heureuse ».

Riche, le livre, copieux, révèle un lexique dont les lecteurs ont sans doute peu l'habitude, qui nourrit la lecture et en prolonge les effets.

Philippe Leuckx

Luc TEMPLIER, *L'Imposteur*. Roman. Louvain-la-Neuve : éd. Academia, 2023.

Le Mal en toutes lettres

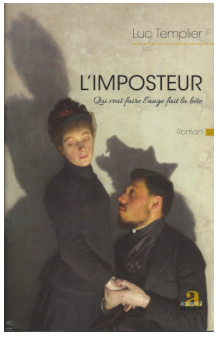
L'Imposteur, le dernier roman en date de Luc Templier, se pose d'emblée au cœur d'une question essentielle, la question du Mal et de sa spontanéité plus même que de sa *banalité*. Luc Templier prend en charge cette question, ce véritable trou noir de notre civilisation qui, après tant et tant d'effrois, ne semble toujours pas, loin s'en faut, à l'abri de l'infini retour de cette obsession infinie.

Luc Templier est un artiste franco-belge. Il vit à Marche-en-Famenne. Il développe de nombreuses activités artistiques depuis toujours qui sont autant l'écriture de romans, le théâtre (dramaturgie, écriture, mise en scène, jeu…) que la calligraphie et des activités entre « créativité et écriture » et peinture, sans oublier les formations et conférences.

Mais de quoi s'agit-il donc ? Un jeune homme, envoyé au séminaire, raconte les tourments et les désélections d'une vie qu'il traverse sur le fil du rasoir.

Un écrivain en panne de sujet et d'imaginaire se confie à un ami, lors d'une soirée où il décrit les méandres de cette fameuse page blanche. Son confident, directeur de prison, lui fait part lors de leur conversation de l'existence de documents en sa possession à propos d'une étrange et horrifique affaire qui connut l'épisode des tribunaux et fut rapportée par la presse et quelques spécialistes. La conversation et les lectures qu'il fera à partir d'une série de documents énigmatiques envoyés par son ami mettent le feu aux poudres… Il lit avec une passion minutieuse l'histoire de Pierre Mansœur, *Ma vie de Pierre*, et y trouve matière à une nouvelle investigation par la fiction.

Nous découvrons dans ce personnage les intenses revirements intimes des valeurs les plus fortes qu'il avait choisies pour construire sa vie. La violence, les abus sexuels, les troubles de désenchantement, la vérité de la forclusion d'une foi pervertie sont les axes principaux de ce livre construit comme la confession de Pierre Mansoeur. Elle apparaît très vite comme une terrible variation sur la trahison, l'abandon et la déréliction d'un homme… perdu pour Dieu et les hommes et en quête de rédemption.



Luc Templier développe avec un talent rare les soubresauts et les effrois que sont ces pièces rapportées. L'auteur joue en virtuose avec les pièces «du réel» et la fiction romanesque. C'est dans cet entre-deux que réside probablement une des fonctions les plus importantes de la littérature : nous renvoyer à ce point aveugle qui nous permet d'entrevoir ce que la raison et les connaissances ne nous permettent pas d'approcher.

Cette formidable machine à fiction est d'autant plus tendue qu'elle nous permet de traverser, de perforer même la frontière du réel réduite alors à peau de chagrin

L'auteur développe ici une intrigue de l'ordre de l'éthique et de la connaissance des profondeurs…

Daniel Simon

Jean-Philippe TOUSSAINT, *L'Échiquier*. Roman. Paris : éd. de Minuit, 2023.

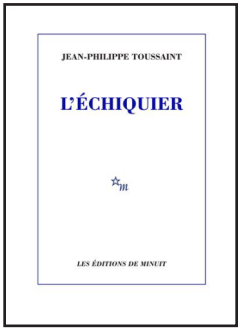
Entre le livre de mémoires, un essai sur le jeu d'échecs et la traduction (celle du Joueur d'échecs de Zweig), c'est à une tentative d'autobiographie que s'est frotté avec bonheur Jean-Philippe Toussaint avec *L'Échiquier*, composé d'autant de chapitres que le damier compte de cases, soixante-quatre. À la différence des cases, qui occupent un espace et une forme semblables, les chapitres du livre sont d'inégales longueurs et bondissent d'une époque à l'autre de l'existence de l'auteur, figurant le déplacement en L du cavalier qui a toujours fasciné Toussaint. S'il se sert de la *polygraphie du cavalier* d'Euler, algorithme employé par Perec pour la composition de *La vie mode d'emploi*, Jean-Philippe Toussaint le fait pour se déplacer dans le temps.

L'écrivain utilise l'échiquier comme un plan, un espace où la « géographie de la mémoire » planque ses lieux car « les lieux, écrit-il, beaucoup mieux que les dates […] laissent le passé faire soudain irruption dans le présent pour nous permettre de retrouver un instant, intacte et inchangée, l'essence même de ce qui est à jamais disparu ». Il substitue donc une ligne du temps à la trajectoire du cavalier, qu'il va briser à la faveur de ses sauts temporels.

Le livre rapporte sa relation avec son père, journaliste, rédacteur en chef du journal *Le Soir*. Il s'articule autour du jeu d'échecs et de la littérature qui ont toujours eu, pour le père comme pour le fils « partie liée » tout autant qu'ils ont été, du moins pour Jean-Philippe, des refuges, des abris mentaux «pour résister au monde»… Si le père se réjouit de la trajectoire littéraire prise par son fils, tout laisse à penser qu'il ne permet pas qu'il le batte aux échecs, comme s'il voulait

demeurer le maître dans cette discipline et c'est dans ce cadre fixé par le père que l'auteur va comme « roquer » sa passion pour les échecs avec son goût pour la littérature.

En bon joueur d'échecs, Toussaint se défend de tout dire, de dévoiler son je, sa stratégie, ménageant ses coups à l'avance, sans s'éloigner du sujet, pour ramener de précieux souvenirs des abysses de la mémoire et gagner la partie contre l'oubli. Il le fait avec la fausse désinvolture et la pudeur amusée qui caractérisent sa manière depuis bientôt quarante ans. Dans ces pages, il semble rendre hommage à la façon de Modiano quand il narre son périple parisien, le pensionnat ou ses amitiés masculines, en répétant, par exemple, les nom et prénom des protagonistes : Frédéric Lehrer, Robert Catteau, Gilles Andruet…



Au mitan du livre, Toussaint nous livre une «phrase-problème d'échecs» de Zweig après avoir relaté un problème d'écriture pour un de ses livres. Il concerne une phrase à écrire à partir de cinq mots se situant sur son « échiquier mental » et il fournit sa solution. Par-là, Toussaint nous rappelle que l'écrivain, qui se distinguerait de l'écrivant, du raconteur d'histoire des romans *as usual* (selon la formule de Sophie Divry), est avant tout, comme le signale Barthes dans *Le Plaisir du texte*, un « pense-phrase ».

Un livre qui ravira les fidèles de l'écrivain et permettra aux autres de découvrir un univers, un ton propre qui a essaimé dans le champ littéraire de même que le parcours d'un homme de qualité qui a su faire des aléas de sa vie la matière d'une œuvre romanesque.

Éric Allard

Bernard VISSCHER, *Rendez-vous incertain*. Roman. Esneux : éd. Murmure des soirs, 2022.

Il s'agit du premier roman de Bernard Visscher, réalisateur, scénariste et directeur de production. J'ai lu ce texte, pour lequel l'auteur a remporté le Prix Saga en 2022, avec beaucoup de félicité. Le roman s'articule autour de la construction d'une figure littéraire mythique : celle d'Eduardo Caldon, auteur à succès. Le narrateur, Pierre Fabre, est un jeune auteur belge, d'une vingtaine d'années, qui vient de publier un premier roman. Il contemple son idole de près, puisque l'occasion lui a été donnée de rencontrer le célèbre auteur à Venise. Caldon, qui ne s'est pas toujours appelé Caldon, va se raconter au fil des pages, au plus grand bonheur du lecteur. Il est né sous un autre nom, bien sûr. C'était en Espagne, en 1920. Le drame, c'est qu'il est né avec une fibre républicaine dans une famille royaliste pro Franco : *Je suis né en Espagne, en 1920. Cette époque vous dit quelque chose ? Évidemment, non… Savez-vous qu'il y eut une terrible guerre, ou plutôt une révolution ? Un pays déchiré en deux… D'un côté les républicains, pourtant élus, mais avec des idées communistes ou socialistes, c'est selon… et en face les franquistes, tous nationalistes et nostalgiques de l'ancien royaume. Avez-vous entendu parler de cette dévastation fratricide ?...* […] *Pour moi, ce fut le spectacle de mon enfance et de mon adolescence. J'ai beaucoup de mal à en parler* […] (p. 25)

Le fait de faire dialoguer un auteur hispanophone confirmé, âgé, avec un jeune homme, d'origine belge, qui cherche à se faire un nom en littérature, permet des comparaisons intéressantes. Ainsi, le déchirement de l'Espagne durant la guerre civile (1936-1939) amène Pierre Fabre à s'interroger sur la Belgique : *Il est vrai que ma vie en Belgique, ce minuscule*

triangle sur la carte du monde, est harmonieuse et sans heurt. Un pays ni du nord, ni du sud, un hasard en clair obscur des affres de l'histoire, une alliance obligée entre deux peuples qui ne se sont pas choisis, portant le même corps mais bâti sur deux jambes asynchrones, et s'il lui arrive de trébucher, il se relève sans se plaindre et poursuit sa marche, claudiquant. (p. 29)

Après des péripéties, sur fond de malentendu, l'histoire «bifurque» assez rapidement vers le Portugal, où, au départ de Lisbonne, le jeune Espagnol embarque dans un transatlantique qui l'emmènera en Argentine, pays où va se sceller son destin. *Pour où partez-vous ? demandai-je. Amérique du Sud, escale aux Açores, ensuite Brésil et Argentine. Vous prenez des passagers ?… Cela dépend, oui, parfois. Je voudrais partir avec vous… Vous avez de quoi payer ?… et votre passeport ?… Dans ce cas, c'est en ordre, vous pouvez embarquer, nous levons l'ancre dans une heure*. (p. 103) *Adieu l'Europe, adieu mon pays, mon nom, ma famille, je ne suis plus qu'un point sur l'horizon, mon passé confusément broyé dans le remous des hélices et je m'en vais dans le sillage de mes rêves enfantins, Cristoforo Colombo, Amerigo Vespucci, Magellan, Bastidas, Cabral, Pinzón, Mendoza, Córdoba et tant d'autres…, aspiré vers cette Amérique de tous les espoirs, sans même avoir convenu de l'escale où je descendrais. À partir de cet instant, je ne suis plus ni citoyen de Burgos, ni soldat de l'armée de Franco, ni non plus maquisard républicain, pas même représentant de commerce, rien, plus rien, je n'existe plus*. (p.104)

J'ai pensé lors de l'arrivée de Jiménez en Argentine, au remarquable essai de l'auteur argentin Juan José Saer, *Le Fleuve sans rives* (1991), qui évoque le Río de la Plata.

Caldon continue à se raconter. On trouve, tout au long du roman, des propos afférents à la construction de l'identité de

l'auteur, comme si elle était perpétuellement en cours. Faute d'identité stable, la seule base tangible sur laquelle on peut s'appuyer, est celle de définir l'auteur comme un authentique homme de lettres, avec tous les mensonges que cela peut supposer… *Vous l'avez deviné, j'ai et j'aurai toujours un problème avec mon identité… tant de noms… le premier, celui de ma naissance, que je ne dois jamais plus prononcer… Le deuxième nom, Felipe Jiménez, inscrit sur mon faux passeport, si bien réussi qu'il est devenu l'authentique. Et le troisième Eduardo Caldon, le nom inventé, une anagramme erronée*. (p.200) Pas une page de *Rendez-vous incertain* n'est épargnée par l'amour des livres, de la littérature et de l'écriture. Visscher va transmettre le don de l'écriture à son personnage au sixième jour de la traversée de l'Atlantique.

Felipe Jiménez travaillera en Argentine, notamment dans les champs d'orangers. *Mon premier emploi : ouvrier agricole dans une plantation d'orangers dans la campagne argentine, moi, fils d'une respectée famille castillane, promis à de beaux diplômes et à un avenir honorable*. (p. 124) J'ai beaucoup aimé les descriptions de Buenos Aires : *C'est à San Telmo, un des quartiers animés de la vieille ville, avec ses nombreux cafés, magasins de brocante et musiciens dans les rues, que j'avais repéré quelques galeries d'art à la mode. J'y relevais les dates de vernissage et, le soir venu, me mêlais aux invités légèrement éméchés et, pillant, avec eux les plateaux de tapas, je me pâmais devant d'absurdes sculptures*. (p. 127). Ces passages abordent d'une certaine manière les questions chères à Borges dans L'*Écrivain argentin et la tradition*, ne serait-ce que par l'injection d'une dose de couleur locale.

C'est dans le cadre portègne que Felipe Jiménez vivra une

histoire d'amour cruciale avec une Hollandaise, Maria, qui doit malheureusement repartir au pays. C'est le drame de sa vie, et c'est clairement le moteur sourd du récit : *Mon très cher Felipe, mon amour fou, À l'heure où tu liras cette lettre, je serai sur le bateau parti pour l'Europe, vers mon pays du nord où je suis née. Je devine le choc* […] *Je rentre donc aux Pays-Bas, terre de mes ancêtres, et je te souhaite que tu puisses un jour revoir l'Espagne* […] (p. 169)

Ce que j'ai trouvé assez remarquable, c'est la manière avec laquelle Visscher interrompt son récit, toujours stratégiquement. Cette technique, souvent associée à Cervantès en littérature, insuffle un suspense remarquable à l'histoire. Bernard Visscher divague pour mieux revenir au propos principal. L'âge de Caldon est naturellement un précieux adjuvant (en réalité, c'est davantage un prétexte…) pour interrompre le récit. Cette fatigue donne au lecteur l'occasion de se reposer également sur son histoire, tout en créant une tension constante, un désir de poursuivre la lecture.

La découpe du roman est habile. Visscher est rompu au montage et semble avoir insufflé nombre de procédés cinématographiques dans son œuvre, de façon à ce que le lecteur puisse se faire son propre film. Le côté baroque de ce livre (où Don Quichotte est significativement cité), truffé de mises en abyme, s'apprécie notamment dans cette citation : *Moi, Caldon, je suis un personnage de roman, celui que vous écrivez, Pierre, vous l'écrivain imaginaire, auteur de ce roman de roman que vous lisez, cher lecteur… seule solution pour vivre un autre temps… Nous sommes tous des fantômes, n'est-ce pas ? insista Caldon d'une voix subitement inquiète*. (p. 94). Ce qui est touchant, c'est la dialectique entre le plan fixe sur l'homme âgé et le contreplan sur le jeune homme. Parfois les deux projets littéraires, aboutis et en devenir, semblent fusionner et virer au fondu enchainé. La force de l'écriture de

Visscher, c'est qu'elle met en lumière le jeu de fascination dans le monde de la littérature sur quelques grosses figures hyper-adulées et surmédiatisées. Difficile de ne pas penser à la trajectoire de Borges, que l'auteur fait d'ailleurs parler dans ce roman. Mais ce serait éclipser les auteurs argentins moins connus qui semblent présider, grâce aux vertus de la condensation, à la création de la figure de Caldon. Le nom de Roberto Arlt (1900-1942), auteur des magnifiques *Eaux-fortes de Buenos Aires* me vient à l'esprit. Mais que l'on ne s'y méprenne pas. Si les allusions aux grands auteurs latino-américains sont constantes, un lecteur qui ne connaîtrait pas les références avec lesquelles le texte entre en dialogue ne perd paradoxalement rien de la saveur du livre. Jorge Luis Borges, Julio Cortázar, Hector Bianciotti, Victoria Ocampo, Adolfo Bioy Casares, le *Facundo*, sont quelques-unes des figures littéraires fascinantes avec lesquelles le texte pratique cet art constant de l'allusion. J'ai aussi trouvé, en fin d'ouvrage, une mention spéciale qui m'a réjoui : Stéphane Malandrin et son chef-d'œuvre *Le Mangeur de livres*.

En définitive, un récit touchant, qui ne porte pas tant sur le narcissisme évident que suppose l'art de se raconter pour occuper l'espace verbal lorsque l'on est connu, que sur la recherche de la vérité dans une biographie d'un auteur en fin de vie.

L'histoire, puissante, témoigne d'une imagination exceptionnelle. Il faut saluer le travail de documentation important, tant au niveau historique *stricto sensu* qu'au niveau littéraire. Les rebondissements sont nombreux et le suspense n'a rien d'incertain. L'ouvrage est en outre une excellente porte d'entrée pour aborder les questions du franquisme en Espagne, du péronisme en Argentine, etc.

Je vais terminer par le point qui m'a le plus touché dans ce texte. Dialogue entre des auteurs que les cultures d'origine

séparent, le roman donne une place de choix à la transmission des récits de vie par l'oralité, même chez des hommes de lettres. Ce faisant, il révèle des affects liés à l'importance des mots dans les échanges entre des générations parfois très éloignées, mais se retrouvant autour d'un âge commun : la vie de l'auteur Caldon s'est jouée à l'âge de Pierre Fabre… On comprend très vite que chacun a tout à gagner à écouter ce que l'autre va lui raconter. *Rendez-vous incertain* nous suggère l'importance d'écouter les récits de nos interlocuteurs, fussent-ils plus âgés ou plus jeunes que nous. *Vous, Pierre, vous avez eu l'audace de vouloir me rencontrer, moi le nouveau vieillard de la littérature tandis qu'à votre âge, j'ai raté le rendez-vous de ma vi*e. (p. 204)

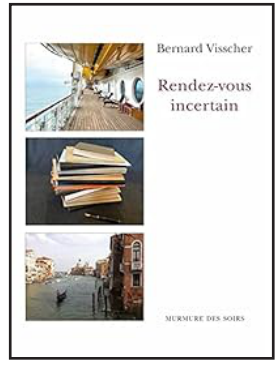
Cette sincérité dans l'écoute tranche évidemment avec l'art de mentir, propre au genre romanesque. Et c'est en cela que le livre a une portée métalittéraire fascinante. *Une ville jeune, riche d'imprévus, et je m'y servais comme dans un panier débordant de fruits… Il faut vous dire que je triche aussi, ce « mentir vrai » qui ne m'a jamais plus quitté… Si le vécu semble maigre ou décevant, j'en rajoute, j'invente, je gonfle, je déborde…* (p. 201) On sent que l'auteur a tiré tous les enseignements des préceptes romanesques pour mentir avec classe, aussi chers à Louis Aragon qu'à Jorge Luis Borges, notamment dans *Evaristo Carriego* (1930) : *Le truco* [jeu de cartes argentin] *potentialise la mystification : ce joueur ronchonnant qui a posé ses cartes sur la table et dit qu'il passe peut cacher un bon jeu (astuce élémentaire), ou peut-être est-il en train de nous mentir en nous disant la vérité pour que nous doutions d'elle (astuce au carré)*.

Le jeu avec le lecteur se trouve donc à chaque page de ce texte, qui s'offre également comme une variation énigmatique sur un dicton chinois, dont la troisième proposition, volontairement tenue secrète ici, devrait susciter la curiosité du

lecteur : *Connaissez-vous ce dicton ? Chinois, je crois, une courte formule qui me nargue depuis tant d'années… Il prit une longue respiration avant de déclamer : pour réussir sa vie, il faut avoir réalisé trois choses… Il marqua une nouvelle pause, le regard amusé par mon impatience à connaître la suite. La première action essentielle, reprit-il, est d'avoir… planté un arbre ! Avec les orangers, les centaines si pas les milliers que j'ai plantés, je crois avoir réussi la première épreuve… La tâche était pénible et répétitive mais les fruits me réjouissaient, me consolaient, et je les aime encore pour les avoir caressés durant tant d'années… La seconde épreuve, poursuivit Caldon, est… d'avoir écrit un livre !* […] (p. 279)

Un roman que je vous conseille de lire. Une vraie découverte.

François Degrande



Les entretiens de l'AEB

Entretien de Jean-Loup Seban avec Marcel Detiège

Toutes choses étant égales, l'on pourrait dire de Jean-Loup Seban, ce que disait de Mallarmé, Henri Mondor :

Pour tous ceux qui, dans les livres, veulent lire sans fatigue, sans réflexion ralentissante, sans douter de leur subtilité, sans redouter la supériorité de l'auteur, il faut des écritures primesautières, usuelles, vendables. Que d'autres s'en chargent !

Quel est, de vrai, ce personnage si singulier que Christopher Gérard le qualifiait un jour de « drôle de pistolet » ?

Au physique, un homme de haute stature, au profil gourmandement bourbonnien, et qui s'exprime dans une articulation que ne récuserait point l'hôtel de Rambouillet.

Il s'avance d'un pas mesuré, drapé dans un manteau ample, et tenant à la main une canne à pommeau d'argent, qu'il traîne derrière lui négligemment, plus qu'il ne s'y appuie, la casquette sur l'œil, comme une gouape, et, pris entre ses lèvres de gastronome sensuel, un cigarillo fleurant le tabac de la Semois.

Au demeurant, cultivé jusqu'au vice, bibliophile par goût aristocratique du Livre, poète à vingt-quatre carats, ce dandy qui ne dédaigne pas de pédantiser, traverse un siècle qui n'est pas de sa nature.

Cette portraiture serait incomplète, si l'on n'ajoutait qu'il possède l'organisation la plus heureuse, le rire le plus facile, le

plus communicatif, le sens le plus aigu du dérisoire, qui vous le fait découvrir étonnamment le plus modeste, le plus réservé, peut-être par goût du sarcasme, plus que par disposition naturelle pour le cilice.

Bon vivant, somme toute, aimant la bonne chère, les bons vins, les délices pâtissières, il n'est rien moins qu'hiératique.

Au contraire, d'allure dégagée, il peut se montrer, s'il y échet, vif-argent.

Les membres de l'Association des Écrivains belges de langue française se souviennent de telles soirées où, pour pallier l'absence d'une personne idoine, il consentait à jouer les garçons.

Il fallait le voir, en taille virevoltant entre les tables et les chaises, un plateau hérissé de flûtes, en équilibre au bout du bras, l'autre bras brisé dans le dos, conformément à l'ordonnance du métier.

L'attitude, le geste, le mouvement, sont accompagnés de tirades qu'il débite avec une intarissable verve, et l'on voit à son regard qui frise, qu'il aime cela, qu'il prend plaisir à cela, qu'il s'amuse dans ce rôle de composition comme un gamin…

C'est-à-dire un poète !

On lui a entendu dire aux dames :

– Serviteur Médéme, du même ton que Talleyrand raccompagnant un quémandeur à la porte de son cabinet : «Serviteur Môssieur» !

Nous avons pris l'initiative de le rencontrer afin de lui demander de bien vouloir se « déboutonner »… Déboutonner est un grand mot, car cet excentrique n'aime rien tant que la discrétion sur son intimité. Non point par amour du secret, du mystère, mais tout simplement parce qu'il ne se trouve pas intéressant. L'œuvre seulement est intéressante.

Nous lui demandons, néanmoins, par malice :

– Auriez-vous quelque chose à cacher ?

Et lui, tout à trac, répondre :

– *Tout ! Tout ! mon Cher !*

Et ce disant, il se tâte la bedaine voluptueusement.

– *Tout, vous dis-je !*

Et rire, à gorge déployée…

Toutefois, il consent à nous informer qu'il est né à Paris, que son père fut un grand résistant, et qu'il a fait, lui, Jean-Loup, quelques études…

Après des classes secondaires médiocres (il prétend avoir été un cancre), il embrasse les études universitaires. Les études deviendront sa constante passion. À telle enseigne qu'il aurait aimé ne jamais en sortir. Il deviendra « grand universitaire », un de ces gens pour qui l'université tient lieu de ce que les ordres ecclésiastiques sont pour les natures contemplatives : l'occasion de se soustraire aux corvées du viager.

Diplômé de l'École pratique des Hautes Études, à la Sorbonne, Docteur en philosophie, on le verra pérégriner de l'Institut d'histoire européenne de Mayence, aux universités d'Oxford et Saint-Andrews (Écosse), où ses étudiants le surnommaient affectueusement : « The Great Seban ! Le grand Seban ! Seban le Magnifique ! » Par analogie avec Gatsby…

– Un personnage peu recommandable, dit-il…

Nous n'en saurons pas davantage sur cet article, si ce n'est que son royaume n'est pas de ce monde. Il se dit rétif à la littérature d'aujourd'hui. Les ratiocinations de ses contemporains ne l'intéressent pas ; les siennes non plus. C'est la raison pourquoi il garde bien de philosopher à vide.

Cette formulation fait souvenir de Colette, l'épouse de Willy, déclarant un peu bien crûment comme à son habitude :

– « La mort des autres ne m'intéresse pas ; la mienne non

plus. » Cependant, comme Jérôme Coignard , il doit avoir des opinions, et c'est de quoi nous aimerions qu'il nous cause.

Si Jean-Loup Seban aime tant à célébrer les héros antiques, susciter la palingénésie des auteurs les plus reculés, ne serait-ce, au bout du compte, par cette raison qu'ils appartiennent à la culture universelle, et que le meilleur moyen de travailler à sa pérennité, est de s'attacher à des sujets éternels ?

Il n'empêche ! Que peuvent apporter les Antiques à quelqu'un d'aujourd'hui ?

Il répond en haussant le ton :

– *Rien ! Rien, mon cher, pour le chaland des kiosques de gare, auxquels une fourmilière d'écrivains talentueux apportent leur pitance quotidienne ! Mais offrir un éphémère plaisir de l'esprit aux gens de qualité, si cela se produisait, serait la seule espérance digne d'un dandy.*

Jean-Loup Seban se fait une haute idée de la poésie, de même que Maurice Nadeau, qui confiait à notre éminent confrère Jacques Sojcher que la poésie est, pour lui, « une brèche par où s'engouffre un moment d'éternité dans un monde qui roule obscurément à sa perte »…

En d'autres termes, la vie n'a pas de sens ; elle n'a de sens que celui qu'on lui donne, et qui se réduit à notre pauvre personne.

La poésie qui ornemente et embellit les choses, les rend supportables, ne serait-elle, au fond, qu'une occupation agréable, un passe-temps ?

Là, vous êtes allé un peu fort ! Et vous l'avez blessé. Le visage vultueux, il retient de se fâcher :

– *Considérer la poésie comme un passe-temps*, dit-il, *c'est dévaluer l'art suprême, c'est le rabaisser au niveau des kiosques de gare. Quand je compose un sonnet, je ressens autant de jouissance que Cellini quand il ciselait un hanap. Ce*

plaisir est éphémère, mais il se répète à la réécriture. Tout écrivain rêve de figurer au Panthéon littéraire de son siècle, et pourquoi pas millénaire. Pour moi, après avoir consulté la pythie de Delphes, j'ai renoncé à cette espérance, et depuis lors, je me sens plus libre de mépriser le « Zeitgest », de déplaire, d'aller à contre-courant, d'être culturellement et politiquement incorrect.

Il poursuit, du ton le plus grave :

– *Quand on vit dans la société des « maîtres muets », encloîtré en sa bibliothèque, l'ennui n'existe pas. La poésie telle que la pratiquent les « vrais poètes », j'entends les rimeurs et versificateurs, est l'écho de l'âme à l'esprit des « maîtres muets », aux charmes des Grâces et des Muses, à la Lyre d'Apollon*.

– Cher Jean-Loup Seban, vous venez de recevoir deux grandes distinctions, la Médaille d'or de la Renaissance Française et le Grand Prix de Poésie de la Société des Poètes français. Aimeriez-vous les honneurs ? Vous n'êtes pas sans savoir que l'amour des honneurs est un sentiment immoral, parce qu'il consiste à estimer l'individu selon l'estime d'autrui.

– *Je considère que les vrais honneurs sont ceux que décernent les gens de qualité connus pour leur goût et leur esprit. Elle flatte ma vanité de rimeur au service de l'élite, de dandy qui façonne sa vie comme une œuvre d'art, un éphémère arc-en-ciel. Ces prix, dont les jaloux contesteront le mérite, sans doute avec raison, montrent que l'hymen de la prosodie classique et de l'érudition livresque n'est pas vain. J'en suis fier, je l'avoue, sans vergogne*.

– Vous ne vous êtes jamais frotté au roman, serait-ce parce que le roman est un genre dans lequel on ne peut parler de perfection, attendu qu'il n'est régi par aucune règle ?

– *L'Association des Écrivains Belges de langue française recèle un certain nombre d'excellents romanciers, d'amis, de*

grand talent. Je viens d'achever la lecture du dernier roman de mon ancienne présidente, Anne-Michèle Hamesse, et ce fut un émerveillement. Le démon de la prose romanesque a choisi ses favoris. Je n'ai pas les qualités qui l'inciteraient à me visiter. La Muse discrète qui m'anime depuis longtemps m'occupe suffisamment.

Jean-Loup Seban est un personnage que l'on ne rencontre pas deux fois dans sa vie. Il mériterait d'être mis sous globe comme l'on faisait autrefois les saints que l'on déposait sur le manteau de la cheminée.

Il joue à la perfection sa partition de l'homme du XVIIIe siècle. Rationaliste, il est si peu que possible poète dans le genre « libéré » d'aujourd'hui.

Esprit ironique et complexe, Jean-Loup Seban concentre en lui toutes les contradictions.

Il se dit misanthrope, et ne peut vivre qu'en société ; misogyne, et il se trouve entouré – au défaut d'en être couvert – de femmes aimables ; réactionnaire, (« Faites donner la cavalerie » est une de ses interjections préférées), et il court sus à l'injustice ; homme d'ordre, (vous ne le verrez jamais traverser en dehors des clous), il manie la fronde mieux qu'un dénicheur. Enfin, religieux par atavisme, (c'est un homme de droite), il est impie par goût de l'esthétique du blasphème.

Mais l'esprit de contradiction ne signifie-t-il pas quelquefois cavillation ?

Qu'importe !

Il lui sera beaucoup pardonné parce que, à l'instar de son maître Schopenhauer, il aura beaucoup aimé déplaire, à proportion du désir d'être aimé.

Activités de nos membres

Le mercredi 17 mai, au National Arts Club de New York, **Isabelle Balot** a donné un récital de sa poésie lyrique. Elle était accompagnée par le pianiste Peter Borgia et par le co-récitant Marc de Maleingreau d'Hembise.

Le 9 novembre à 20 heures, à la Maison culturelle de Quaregnon, **Daniel Charneux** a présenté deux livres de Jean-Pol Hecq consacrés à l'Inde : *Tea Time à New-Dehli* et *Mother India*.

Le 10 novembre, au Centre Culturel de Dour, il a présenté l'exposition de Gérard Adam (le photographe, non l'éditeur), **Regards croisés**, photographies inspirées par *Norma, roman*.

Les 11 et 12 novembre, toujours au Centre Culturel de Dour, il a participé à « Dour se Livre », le salon littéraire de la commune.

Le 29 novembre, au musée Ianchelevici à La Louvière, il a découvert l'œuvre qu'il évoquera dans le catalogue d'une exposition qui, en 2024, proposera un face à face avec une sélection de portraits issus des trésors du MILL.

Le 14 décembre à 19 heures, au Centre Culturel de Dour, il a présenté son ouvrage consacré à un écrivain local méconnu : *Gustave Meremans dit Mermane, traiteur, helléniste et romancier dourois*.

Le samedi 23 septembre, **Thierry-Marie Delaunois** a dédicacé ses deux opuscules à la librairie Mot Passant, Bruxelles, dans le cadre d'un festival de dédicaces organisé par les éditions Lamiroy.

Ensuite, vendredi 29 septembre, dans le cadre des

Rencontres Littéraires de l'Espace Art Gallery de Bruxelles, il a accueilli Geneviève Guevara, Pierre Ost, Gaëtan Faucer, Anne-Marie Delbecq et Manuel Verlange qui ont successivement présenté et lu des extraits de leurs ouvrages les plus récents. Cette rencontre fut rehaussée par la présence du producteur Jean-Luc Van Damme dont la biographie a été rédigée par Manuel Verlange aux éditions Academia.

Pour terminer, il a participé le 14 octobre au Parcours d'auteurs de Bruxelles organisé par les éditions Lamiroy en dédicaçant plusieurs de ses publications également à l'Espace Art Gallery Bruxelles.

Isabelle Fable était présente au *Parcours d'Artiste* qui s'est tenu au château de Karreveld (Bruxelles) les 24, 25 et 26 novembre 2023.

Les samedi 14 et dimanche 15 octobre 2023, à la Maison de la Francité, dans le cadre de la *Fureur de Lire*, **Gaëtan Faucer** a prononcé deux miniconférences, l'une consacrée au *Mariage de Mademoiselle Beulemans* et l'autre à Michel de Ghelderode. Il y a également participé aux séances de dédicaces tandis que la comédienne Ariane Thymour a lu son article *Anaïs Nin – Scandaleusement intime* (éd. Lamiroy).

Le mercredi 8 novembre, au Carpe Diem (Bruxelles), il a présenté la vie et l'œuvre de Léon Tolstoï.

Dans le cadre de la Fureur de Lire, **Colette Frère** et **Martine Rouhart** ont participé, le dimanche 15 octobre 2023, au *Parcours d'Auteurs de Bruxelles*, organisé par les éditions Lamiroy au Studio 84 (Bruxelles).

Le samedi 21 octobre 2023, **Tatiana Gerkens** a été interviewée au Grenier Jane Tony (Bruxelles) à propos de son

recueil *Incandescence* (éd. Bleu d'Encre). Le même recueil a bénéficié d'une lecture musicale le 25 octobre à Lloret del mar (Espagne).

Anne-Michèle Hamesse a présenté l'œuvre d'Enrique Karabitian le 27 septembre 2023 à l'occasion du vernissage de l'exposition qui lui est consacrée à La Médiatine (Bruxelles) et dont elle a rédigé le texte du catalogue.

Pascale Hoyois a dédicacé ses romans au Marché de Noël de Jette le dimanche 10 décembre 2023.

Le 18 octobre 2023, **Jean Jauniaux** a déposé aux Archives et Musée de la Littérature (Bruxelles) un millier de fichiers d'archives sonores et vidéo, fruit des interviews qu'il a réalisées ces dernières années d'auteurs et autrices, philosophes, bédéistes et poètes.

Le vendredi 24 novembre 2023, à Bruxelles (soirée *livr'étincelles* de l'Espace Art Gallery), **Philippe Marchandise** a présenté Geneviève Guevara (*Les Éblouissements*), Dominique Berberian (*Dernier Mouvement*) et Nora Balile (*Ventre étoilé*). C'est l'avocate Josiane Leclercq qui a introduit et dialogué avec **Philippe Marchandise** pour son roman *L'éléphant qui avait du pollen sur les pattes arrière* (éd. Mols, 2023).

Le samedi 25 novembre 2023, à Florzé, dans le cadre des célèbres *Rencontres du Houmier*, Alain Henry de Hassonville a longuement interviewé **Philippe Marchandise** pour la sortie de son troisième roman *L'éléphant qui avait du pollen sur les pattes arrière* paru aux éditions Mols et sorti à la Foire du Livre de Bruxelles en 2023.

Le 24 novembre 2023, à la Faculté de droit de Poitiers, **Jean-Pol Masson** a prononcé une conférence sur le sujet «*Berlin, Londres, Rome et l'Outre-tombe – Droit et diplomatie chez Chateaubriand*».

Emmanuelle Ménard était présente les 10, 11 et 12 novembre 2023 au « Salon de l'autre livre » de Paris où elle a dédicacé son dernier recueil de poésie *Attention, fermeture automatique des cœurs, départ imminent* (éd. Le Coudrier). Elle était également présente le 9 décembre 2023 à l'*Escale des Lettres* de Lille.

Alexandre Millon a participé au salon du livre du Centre Culturel du Roeulx le samedi 7 octobre 2023.

Le samedi 16 septembre 2023, **Philippe Remy-Wilkin** a participé à la fête organisée par les éditions Weyrich pour sa collection Plumes du Coq, au cours de laquelle il a été présenté par Nausicaa Dewez. Le 20 septembre, il était interviewé par Sylvie Godefroid pour son roman *Les sœurs noires* (éd. Weyrich) à l'occasion de la Soirée des Lettres de l'AEB. Le 23 septembre, il a participé à la fête donnée par les éditions Lamiroy à la librairie Mot Passant (Bruxelles). Le dimanche 15 octobre, il a participé au café des auteurs au Poechenellekelder, dans le centre de Bruxelles, en compagnie de Nathalie Stalmans et Kate Millie. Le 11 novembre, il a participé à un débat lors du festival *Nuit Blanche du noir* organisé au Mundaneum (Mons). Il a dédicacé ses livres le 25 novembre 2023 à La Procure (Tournai). Il a enfin présenté son roman *Onze Bruxelles* (éd. SAMSA) le samedi 23 décembre 2023 à la Maison des Arts (Uccle), interviewé par Nathalie Stalmans et Kate Millie.

Le mercredi 8 novembre 2023, **Michel Voiturier** a été interviewé par Michel Ducobu pour son recueil de nouvelles *Mi-fable Mi-raison* (éd. Traverse) lors de la réunion publique mensuelle de l'Association royale des Écrivains et des Artistes de Wallonie.

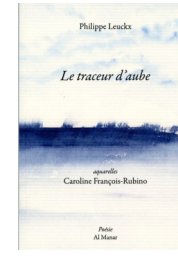
Myriam Watthee-Delmotte a reçu le Prix triennal de la littérature française de la Communauté française de Belgique, dans la catégorie de l'essai, pour son livre *Dépasser la mort. L'agir de la littérature* (Actes Sud 2019).

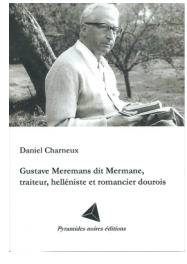
Nouvelles parutions

Arnaud Delcorte, *Une lumière incertaine*. Roman. Bruxelles : éd. M.E.O, 2023 - ISBN 978-2-8070-0405-4 * 113 p * 15 €

François Degrande, *L'ombre d'une racine*. Roman. Bruxelles : éd. M.E.O, 2023 - ISBN 978-2-8070-0408-5 * 233 p * 21 €

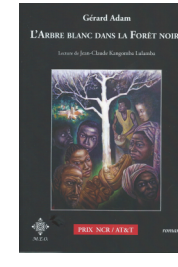
Philippe Leuckx, *Le Traceur d'aube*. Poésies. Neuilly-sur-Seine : éd. Al Manar, 2023 - 978-2-36426-386-4 * 20€





Daniel Charneux, *Gustave Meremans dit Mermane, traiteur, helléniste et romancier dourois*. Essai. Quaregnon : Pyramides noires éditions, 2023 - ISBN 978-2-9602-6183-7 * 57 p * 5 €

Gérard Adam, *L'Arbre blanc dans la Forêt noire*. Roman (3è édition). Bruxelles : éd. M.E.O, 2023 - ISBN 978-2-8070-0415-3 * 497 p * 28 €



Cotisation 2024

Chère Amie, cher Ami,

Au terme de cette année, nous vous invitons à vous acquitter de votre cotisation pour l'année 2024.

Nous vous remercions dès à présent de bien vouloir verser 37 € sur le compte bancaire BE64 0000 0922 0252.

Cordialement à vous.

Le Comité d'Administration de l'AEB

Échos et informations de nos partenaires de la Fédération Wallonie-Bruxelles:

Académie royale de Langue et Littérature française: www.arllf.be

Association royale des écrivains et artistes de wallonie: www.areaw.be

Centre Wallonie-Bruxelles Paris: www.cwb.fr

Société belge des auteurs: www.sabam.be

Archives et Musée de la Littérature: www.aml.cfwb.be

Le Non-Dit asbl, Art et Littérature
et l'Association des Écrivains belges
vous proposent, dans le cadre du Séminaire :

Littérature belge entre résistance et sujétion...

Quatre jours de communications et d'activités autour des « Ecrits du Nord »

Le séminaire se tiendra à Berck-sur-Mer (hôtel Régina), du mercredi 20 au samedi 23 mars 2024

Pour tout renseignement, s'adresser à Michel Joiret - 0032 474 98 92 27 - m.joiret31@gmail.com

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 48 | DÉCEMBRE 2023

FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL. : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

ÉDITEUR RESPONSABLE: CARINO BUCCIARELLI

REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES, DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE ET DE LA SABAM

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.